

# La gazette de la lucarne

# n° 27

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris – tél./fax : 01 40 05 91 51 – <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

## ÉDITORIAL

*L'homme est une femme  
comme une autre!*

*Qu'en serait-il si l'on cessait, pour penser les rapports humains, de prendre l'homme comme référent, même dans le sens général d'humanité? Ainsi l'homme masculin se situerait par et à travers la femme, le mot femme renvoyant tantôt à la généralité humaine (femmes et hommes), tantôt à la spécificité féminine. Mais que signifierait précisément «l'homme est une femme comme une autre»? Que la part féminine de l'homme serait bien plus prégnante que l'individu, la société se l'imaginerait-elle ou le tolérerait-elle? Donc pas de premier, de deuxième, voire de troisième sexe en vue. On reste certes dans un contexte binaire, mais si «l'homme est une femme comme une autre», on peut trouver d'autres termes qui les différencieront tous les deux, où interviendra le féminin sans l'opposition du masculin – et vice versa. Animalière, la représentation verbale s'en trouvera modifiée en laissant exprimer la «Corbelle» et la Renarde aussi bien que le Corbeau et le Renard, sans se soucier du genre, de l'espèce, ni de brouiller les sexes. En définitive «l'homme est une femme comme une autre» pour la bonne raison – y avez-vous pensé? – que la femme, depuis des millénaires, n'est pas un homme comme un autre.*

Armel Louis

## LA VIE COMME ELLE VA...

### Hello Henry!

Chaque fois que je passe devant la brasserie Wepler, place Clichy, j'ai une petite pensée pour Henry Miller. Si son esprit plane dans les airs, il doit un peu être déçu des temps nouveaux. À son époque, c'était des jarretelles qui frottaient la moleskine à l'heure de l'apéro. Aujourd'hui, ce serait plutôt des vieilles culottes qui usent les banquettes à l'heure du thé.

Eh oui! Paris n'est plus ce qu'il était! Sauf peut-être pour le gris. Henry Miller décrit très bien ce gris parisien dans *Jours tranquilles à Clichy*. Un gris fait de tellement de nuances qu'on dirait que Paris est la ville du gris.

A contrario, pour moi, Miller c'est la couleur. Je me souviens très bien la première fois où je l'ai lu. À 18 ans, dans la cuisine. *Tropiques du Capricorne!* Un cyclone tropical venait tout à coup balayer la table familiale où l'on était tous assis midi et soir, à sept, comme les sept jours de la semaine. Cette irruption du tohu-bohu de la vie dans le morne quotidien d'un village, l'horloge qui tout à coup se met à swinguer au lieu de bêtement égrener les heures!

Et cet art de tout conjuguer: la bouffe et les femmes, les livres et le sexe, les hémorroïdes et les

intermittences du cœur. Soudain, tout était relié. La vie était un gros livre, les livres étaient la vie, peu importe où les choses commencent et où elles finissent.



Carte postale de la place de Clichy, à Paris en 1937.

L'ivrogne donnait la main à l'employé taciturne, la pute au saint, le maquereau au policier, le comptable au poète, tous dans la même ronde de la création. Je me souviens plus tard de *Sexus*, le premier tome de *La Crucifixion en rose*. Juillet. La fenêtre de la chambre ouverte, le vent du soir, la senteur des arbres, des herbes, de la nuit. Le chant des insectes qui répond au chant des étoiles. L'excitation du corps. Savoir que le monde est là. L'invitation à y plonger. Plus tard encore, *Le Colosse de Maroussi*, en Grèce. Chaleur intense. Le présent se dilate, le passé devient futur, les dieux se mêlent aux hommes.

Suite page 3.

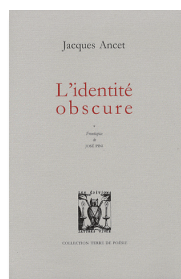
Rencontre  
avec  
Jacques Ancet  
jeudi 18 juin  
à 19 h 30



## Jacques Ancet, le poète de l'imperceptible

**Le 18 juin prochain, La Lucarne des Écrivains reçoit Jacques Ancet lors d'une soirée exceptionnelle qui lui sera consacrée. À cette occasion, l'étudiante Blanche Brissaud, qui connaît bien le poète pour lui avoir consacré un mémoire\*, l'a rencontré pour nous faire partager son chemin en écriture.**

*Propos recueillis par Blanche Brissaud*



*L'identité obscure*,  
Éditions Lettres  
Vives, janvier 2009.  
Prix Guillaume  
Apollinaire 2009.

Jacques Ancet  
est poète,  
essayiste et  
traducteur  
d'auteurs  
hispanophones.  
Il est l'auteur  
d'une trentaine  
de recueils de  
poèmes et de  
proses dites  
« romanesques ».  
*L'identité obscure*  
est son dernier  
livre.  
<http://pagesperso-orange.fr/jacques.ancet/>

**Blanche Brissaud.** En 1973, vous avez publié un ensemble de poèmes s'intitulant *Silence corps chemin*. Il me semble que ces trois mots s'offrent comme une juste définition du parcours poétique qui est le vôtre...

**Jacques Ancet.** Le texte dont vous parlez était une sorte de genèse rêvée : « silence » d'avant l'homme ; « corps », naissance, apparition de l'homme ; « chemin », devenir, temporalité, vie soumise à la destruction et à la mort... Le silence d'aujourd'hui est différent. Celui qui se fait dans ce moment de l'écriture où une voix muette se met à vibrer dans la caisse de résonance du corps, qui est toujours le lieu de l'expérience. Et cette voix vous emporte vers ce que vous ne savez pas, sur un « chemin » qui se fait mot à mot et qu'on ne finit par reconnaître comme tel qu'une fois qu'il a été parcouru : « *Caminate no hay camino, se hace camino al andar...* » (Voyageur il n'y a pas de chemin, on fait son chemin en marchant...) disait déjà en son temps Machado.

**B.B.** L'acte d'écrire est pour vous le « mystère d'un présent toujours recommencé », temps paradoxal qui est synonyme de

perte mais qui permet toujours aussi une nouvelle occasion de présence.

**J.A.** Je dis souvent que plus je vais, moins je sais, et ce n'est pas une coquetterie. C'est quelque chose qui relève de cette expérience paradoxale du présent, dont vous parlez. Où je me tiens comme sur un fil entre ce qui vient et ce qui s'en va, dans un état de vide et de vacance (de moi, du langage, du monde) où quelque chose peut alors avoir lieu. Non pas dans les mots, mais entre, sous eux. Deleuze parle d'un « *passage de vie* », et c'est bien ça. Un pur passage, non de ma vie (la personne privée n'a ici aucun intérêt), mais de la vie.

**B.B.** En dehors de ce rapport au temps, on pourrait se demander quelle est selon vous la relation qui unit votre écriture à la lumière et à l'obscurité, à la transparence et à l'opacité. Par exemple vous écrivez avec un vocabulaire très simple, limpide, et pourtant d'une certaine manière votre poésie est hermétique parce qu'elle est parcourue d'un sens fuyant, hésitant, qui se perd dans l'épaisseur du langage.

**J.A.** Ce pur passage dont je viens de parler, c'est, je crois, ce que je ne cesse pas d'écrire. D'où cette impression qu'on peut avoir de « sens fuyant, hésitant ». Je ne raconte rien, je ne décris rien (même si je peux en avoir l'air) : je laisse venir ce qui n'a pas de nom mais qui ne se manifeste, ne prend forme que dans et par le langage. L'impression d'hermétisme vient peut-être moins de la complication, de l'obscurité du langage qui, vous le dites, est simple et limpide, que du fait qu'on ne peut réduire le texte à un sens univoque et reconnaissable. Ici le lecteur se perd non pas dans l'obscur mais dans le clair – non dans l'absence de lumière mais dans le trop de lumière qui est une autre manière de ne plus voir.

Cette lumière, pour être elle-même, suppose son contraire. Elle n'a même d'existence que par rapport à lui. D'où la présence récurrente, obsédante de l'obscur qui fait de toute beauté une blessure, de tout poème une élégie, un adieu prolongé à la beauté des êtres et des choses.

**B.B.** Vous allez lire lors de la soirée à La Lucarne des Écrivains des extraits de votre der-

nier recueil, *L'Identité obscure*. Et je vous ai déjà entendu dire que ce recueil avait un statut particulièrement énigmatique à vos yeux. Pourquoi donc ?

**J.A.** Précisément parce que, littéralement, je ne savais pas ce que j'écrivais en l'écrivant. Parce que c'est sans doute l'un des textes où je suis allé le plus loin dans la dépossession : pas de sens préétabli, pas de thème, pas de message, comme on dit, mais ce mouvement où je

retrouvais celui de mes grandes proses des années 1980 : le pur écoulement d'un même devenir langage, peut-être plus maîtrisé, plus canalisé par la pratique du vers compté, et qui m'emportait non pas où je voulais mais où il voulait.

\*Mémoire de master 2 à l'université de la Sorbonne (Paris IV), 2009-2010. « Présence de l'indiscernable : réflexion sur *L'identité obscure* ». B. Brissaud est aussi membre du comité de rédaction de la revue *Poésie première*.

### L'Identité obscure

La poésie de Jacques Ancet dans *L'Identité obscure* dépeint la beauté du temps qui passe, avec une attention particulière pour les éléments infimes du monde et du quotidien. Dans ce recueil, chacun des treize chants se déploie en vers de treize syllabes, mais il se lit en fait comme une seule et même phrase, traversée du même élan créateur, car pour Jacques Ancet l'ensemble constitue un seul poème. Sa parole vibrante exprime, avec une

tendresse de l'ordre du murmure continu ou de l'éclat de voix lancinant, la beauté du présent éphémère, le ravissement de ce qui est. *L'Identité obscure* est un paysage d'écriture qui dévoile la nudité des êtres, comme une buée matinale et lumineuse de langage, ou comme la caresse du presque perceptible.

Blanche Brissaud

Suite de la page 1.

## Hello Henry !

Longtemps, Miller m'a accompagné. Pas comme un écrivain devant lequel on se prosterne, une idole. Non, comme un grand frère, un pote, un « Virgile » marquant qui vous montrerait que l'Enfer c'est aussi le Paradis, qu'il y a une manière de se gratter les plaies pour en rire.

Je peux bien le dire, maintenant qu'il y a prescription, mon rêve aurait été de rencontrer Henry Miller. Mais attention, pas pour demander un autographe, ni même pour parler littérature. Boire un verre dans un palace ou un bouge, simplement, sans chichi. Parler de tout et de rien, à bâtons rompus, voilà qui m'aurait plu. Mais plus que tout, j'aurais aimé jouer au ping-pong avec lui. Miller dit quelque part qu'il a un superbe jeu défensif. J'aurais plutôt

un jeu offensif. Jouer contre Miller, avec pour spectatrices des Japonaises à poil ! Quand je parle de mon fantasme à Bénédicte, elle hausse les épaules. Elle ne comprend pas ce que viennent faire des Japonaises à poil dans l'histoire. L'ignorante ! Dialectiser la balle au-dessus du filet, sans se laisser distraire ni bander d'aucune manière, ou alors un petit peu, sans y penser, innocemment, voilà du taoïsme ou je ne m'y connais guère.

Mais voilà, à moins d'imaginer une partie dans l'au-delà, il ne me reste plus que ça, quand je passe devant *Le Wepler* : dire « Hello Henry ! » en espérant que la vie va répondre pour lui...

Bruno Testa

## SOMMAIRE

page 1

*Hello Henry !*

B. Testa.

page 2-3

Rencontre avec Jacques Ancet,  
Propos recueillis par B. Brissaud.

pages 4-5

*Voyage à Compiègne,*

J. Cassabois.

et

Les Soirées de La Lucarne.

page 6

*Ma maison !*

Odile De Jaeghere.

page 7

*Palmita, venue de Colombie,*

P. Desalmand.

et

*Laura,*

B. Courraud.

pages 8

*Histoire à la gomme,*

J.-B. Féline.

et

suite de *Laura*.

page 9

La chaîne du livre,

P. Desalmand.

page 10

poèmes de D. Flamant.

page 11

*Chère Catherine Millet,*

Marc Albert-Levin

page 12

L'agenda.

# Voyage à Compiègne



PHOTO : © PIERRE-ALAIN DUTHÉIL - FOTOLIA.COM

Ci-contre :  
Statue de  
Jeanne d'Arc à  
Compiègne

**Le voyage à Compiègne de notre ami Jacques Cassabois se termine. Dans le dernier épisode, le romancier – qui prépare un livre pour la jeunesse dont Jeanne d'Arc sera l'héroïne –, visitait avec émotion les lieux où la combattante, après une résistance acharnée, avait fini par se rendre.**

**C'est maintenant le petit-déjeuner. Claude Duneton, qui a joué la veille *La ferme du Garet*, lit le *Daily Telegraph*. Les deux amis s'entretiennent des Anglais, et de Jeanne.**

Mais si bien sûr! je me souviens! Ce sont les Anglais qui m'avaient décidé à évoquer Jeanne. Claude, qui lit chaque jour le *Daily Telegraph*, m'avait donné des nouvelles des voisins. Là-bas, ils sont aussi gagnés par l'épidémie révisionniste. Un groupe de leurs penseurs, qui aurait décrété sexiste l'habitude de commencer un courrier par *Mr. and Mrs.*, préconiserait l'usage inverse! *Mrs and Mr.* Déchoir d'un sexisme dans l'autre, en somme, en guise de rattrapage. Les mêmes, ou leurs émules, car ces effrontés ne reculent devant rien, auraient

aussi forcé la porte de Shakespeare. Selon eux, le grand Will n'avait d'autre intention, en intitulant sa pièce *Roméo et Juliette*, que de proclamer la supériorité du mâle. Pièce que ces « compulsifs » proposeraient de rebaptiser « Juliette et Roméo ».

Dans cette rubrique, « Le ridicule ne tue plus, profitons-en! », Claude me confia une autre info glanée dans les colonnes de son journal favori. Dans certaines

localités anglaises, les autorités municipales auraient l'intention de proscrire les festivités de *Christmas*, par discrétion à l'égard de leurs concitoyens musulmans.

— Ah! ai-je fait. Mais une Angleterre sans *Christmas*, c'est comme une France sans fromages!

À force de se laisser insulter par des tribuns haineux, au nom de sa fameuse tolérance, la pomme anglaise se laisserait-elle passivement ronger par le ver islamiste? Après la charia, dont certains juges trouvent l'entrée recevable dans la législation britan-

nique, *Christmas* devrait-il à son tour en rabattre? Le *Christmas* convivial et joyeux, j'entends. Liberté resterait à chacun de consommer son pudding sans bruit de dégustation provocateur, dans sa kitchenette.

Alors, il m'est revenu que je ne sais plus quel curé gallican, dans je ne sais plus quelle cité habitée par des musulmans en quantité, avait décidé de ne plus sonner les cloches de ses paroissiens

pour les convier à sa messe du dimanche. Par respect prétendait-il. Par crainte plutôt, avais-je supputé, de susciter une revendication sur un appel à la prière six fois par jour. Qui sait? Dialectique si prisée, en nos jours de « si eux ont le droit, pourquoi pas nous! », que nombre de nos moralistes révisionnistes, au diapason de leurs collègues anglais, s'empresseront de soutenir au nom de l'égalité, en se dressant sur leurs petits ergots médiatiques.

C'est notre unisson, assez inédit, avec les Godons de maintenant qui m'a ramené au XV<sup>e</sup> siècle où l'on s'étripait à qui mieux mieux. Jeanne ne méprisait pas son ennemi. Bien au contraire. Après l'avoir renvoyé dans ses pénates avec perte et fracas, elle rêvait d'une paix avec lui, pour partir en Terre sainte, refaire de Jérusalem le flambeau du monde, au détriment des Sarrasins.

Étrange balancier de l'Histoire. Je n'irais pas jusqu'à dire que Français et Anglais sont devenus copains comme cochons, mais cette sorte de coude à coude où nous nous trouvons désormais, face à un problème identique, est digne d'être souligné. Sauf que nous n'avons plus

**elle rêvait  
d'une paix avec  
son ennemi,  
pour partir  
en Terre sainte,  
refaire de Jérusalem  
le flambeau  
du monde...**



Parution du  
prochain ouvrage  
de Jacques  
Cassabois, *Jeanne*,  
aux éditions  
Le Livre de Poche  
Jeunesse,  
le 18 août 2010.

à nous donner la peine d'embarquer vers le pays des Sarrasins, vu qu'ils nous ont évité le déplacement.

En regagnant ma voiture, je pensais aux défis de la paix, à la tentation irrésistible pour les uns de se montrer les conquérants des autres.

Je retournai une dernière fois au pied de la statue équestre.

Je notai qu'une boutique de kebab était installée sur le trottoir d'en face. Je m'y attardai comme sur le frêle indice d'un apaisement en marche. Son gérant savait-il qui était Jeanne? Se doutait-il que ses ancêtres Ottomans avaient indirectement servi la cause de l'héroïne sacrifiée? En effet, la menace qu'ils faisaient peser sur l'Europe avait conduit le pape Calixte III à rechercher des alliances, et notamment celle des Français, pour défendre l'Occident chrétien. Les demandes de Charles VII, enfin sorti de sa

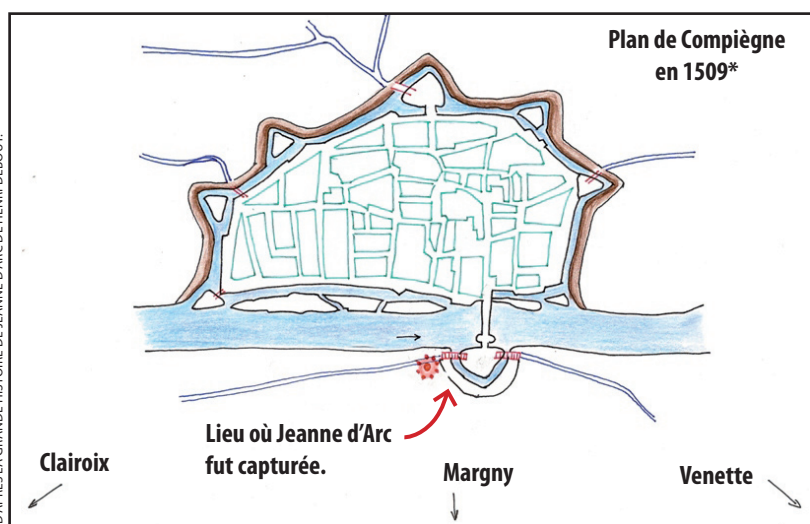
torpeur, adressées au Saint-Siège pour que l'Église accepte de réviser le procès de 1431, furent enfin entendues.

Autre détail qui ne m'avait pas encore frappé: au flanc droit du piédestal sur lequel se dressait la statue, un fragment du plan de Compiègne au XV<sup>e</sup> siècle était gravé. Une croix indiquait le lieu de la capture. Approximativement l'endroit où se dresse l'hôtel dans lequel j'avais passé la nuit.

Qui donc m'avait conduit là? Sûrement pas Claude qui ignorait jusqu'au nom de la rue où il logeait. Encore moins l'administrateur du théâtre qui lui avait réservé cet hébergement. Qui alors? Je n'en vois qu'un pour nous concocter de pareils tours. Le Hasard, évidemment...

Jacques Cassabois

www.jacquescassabois.com



À VOS SOURIS LUCARNIENS !



Pour tout envoi de textes, de suggestions, de réactions, merci d'écrire à Claire Ernzen, directrice de publication et coordinatrice: claire.zen@wanadoo.fr

## Soirées de la Lucarne

● Mercredi 16 juin 2010 à partir de 18 h 30

**Vernissage de l'exposition « Poèmes paroles écritures » et lectures à 20 h. Exposition du 14 au 26 juin.**

Œuvres et livres de Rebecca Gruel et Chantal Robillard-Puvinel, peintres et poètes. Présence des artistes les 19 et 26 juin à partir de 16 h 30.

● Jeudi 17 juin 2010 à 19 h 30

**Soirée Gazette**

Lectures d'inédits, musique et chants. Soirée estivale pour tous les amis de La Lucarne et de *La Gazette*.

● Vendredi 18 Juin 2010 à 19 h 30

**Rencontre avec Jacques Ancet**

Lectures de poèmes de son dernier ouvrage, *L'Identité obscure*. Accompagnement de Catherine Warnier au violoncelle. Soirée animée par Blanche Brissaud qui présentera l'ensemble de l'œuvre de Jacques Ancet.

● Samedi 19 Juin 2010 à 19 h 30

**Soirée « Mafia, drogue et politique »**

avec Sergio Camargo V. qui présentera son livre, *Le narcotrafiquant n°82, Alvaro Uribe Vélez Président de la Colombie*, paru en 2009, aux éditions Universo Latino.

● Mardi 22 Juin 2010 à 19 h 30

**Soirée lectures poétiques**

avec la présence de Cathia Chabre et de Blandine Douailler, deux poètes à l'origine de la création de la revue *A verse*.

● Mercredi 23 Juin 2010 à 19 h 30

**Soirée contes d'ici et d'ailleurs**

avec Michèle Rouhet et quelques élèves de ses ateliers de formation à l'art de conter: Sylvie Bertrand, Marco Fernette, Sylviane Cordier, Jean Delon.

● Jeudi 24 Juin 2010 à 19 h 30

**Soirée théâtre *Le Dieu du carnage***

Pièce de Yasmina Reza. Présence des comédiens de la compagnie du Pied d'Estale: D. Fage, P. Cassard, M. Broner, C. Catenoz.

● Vendredi 25 Juin 2010 à 19 h 30

**Soirée Voix des femmes**

Spectacle de Sophie Bourel. Textes tirés de l'Anthologie orale des beaux textes féminins, de Sapho à Marielle Anselmo.

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019

Paris Tél. : 01 40 05 91 51



## Ma maison !

**C**omment oublier la joie qui m'a submergée lorsque j'ai découvert MA maison au village de Barret-de-Lioure.

Bien des années se sont écoulées depuis mes premières émotions, celles que j'ai eues en entendant le mot : « Barret-de-Lioure », un véritable coup de foudre pour ce nom aux consonances modulées qui se terminent comme une caresse. Amoureuse d'un mot qui allait s'emplier du choc de la découverte. Comment pouvait-il exister un endroit, aussi magique ? Avait-on le droit de l'ignorer ? Barret-de-Lioure où j'allais poser mon cœur.

Le mont Ventoux se dresse, toujours imperturbable, fermant l'horizon de sa masse de dragon tutélaire. Ma maison, celle que j'ai appelée « l'Aurige » comme le conducteur de char grec, car elle me conduirait au-delà de toute espérance, est accrochée à la montagne dominant la vallée. Elle est la plus belle, la plus authentique, celle que j'ai reconnue comme mienne dès le premier regard comme l'amante reconnaît l'amant. Avant même de l'habiter j'ai été habitée par elle, envahie par l'amour. J'en aime la beauté, j'en aime les défauts, la cocasserie, comme ce surprenant dispositif d'ouverture de porte de la chambre qui dans un claquement énervé de ferraille provoque toujours mon impatience. Cela fait partie des bruits mythiques de la maison comme le craquement de la marche d'escalier ou le juron de celui qui se cogne à la porte trop basse.

Je me souviens aussi de ces gestes si souvent renouvelés : avec quelle tendresse j'ai caressé la pierre blonde, avec quelle volupté j'ai posé mon pied nu sur la fraîcheur des dalles creusées par le temps, éprouvé la douceur grenue des tomettes aux couleurs fanées. Je collectionne jalousement tous ces petits riens comme on garde lettres d'amour et photos de son bien-aimé, car pour moi « Barret-de-Lioure - l'Aurige » sont beaucoup plus que de simples mots. Barret de mes secrets, Barret flamboyant au plus profond de mon cœur quand le village et ma maison se confondent dans un seul amour. Dans les moments difficiles, ils ont été mon point d'ancrage, ma raison d'exister, la famille que je n'avais pas encore fondée, ils étaient devenus le centre de ma vie. Barret était ce roc qui excluait la déception, qui recevait mon amour comme un gâteau se gorge de miel. Et si les

temps de l'enthousiasme jaillissant de la jeunesse sont derrière moi, « l'Aurige de Barret-de-Lioure » reste mon nid, mon refuge, le lieu où je me précipite en pensée pour pleurer ou rêver, pour me réjouir ou m'abandonner dans l'inoubliable parfum de la lavande, celui d'un petit bouquet de fleurs et de rubans tressés à côté de mon lit.

Le parfum de la lavande la nuit était tellement violent qu'on en était grisé, il fallait fermer la fenêtre pour pouvoir dormir... Ah ! Ces odeurs de Barret, ces senteurs, ces fragrances qui brûlent mon cœur d'une flamme insensée ! À leur évocation c'est tout un pan de ma vie qui renaît, des émotions à fleur de peau qui peuvent me laisser brisée de nostalgie, inconsolable d'un rêve évanoui, révu-

sée au rappel d'une blessure ou émue d'un si beau souvenir que j'en souris à son évocation... Barret c'est l'odeur de ma maison, odeur que je reconnaîtrai entre mille. Odeur de bergerie, de feu éteint, de pierre et de bois. Odeur d'absence. Il faut plusieurs jours pour que la vie lui redonne un air plus léger, plus

gourmand avec les fumets de la cuisine, la réalité de chacun, mais qui gardera toujours un souvenir du passé ; pour moi le ravissement d'un parfum de bonheur, véritable fil d'Ariane qui m'a conduite à travers le marais des peurs et des angoisses, l'éclatement de la Joie. Barret a balisé ma vie, mes amours, mes joies, mes deuils, les vacances avec ma famille, les moments de rires et d'amitié, la succession des jours heureux avec mon mari et ma fille.

Mais dans cinq, dix, vingt ou cinquante ans ? Ma maison sera-t-elle abandonnée ? Le village oublié ? L'indifférence viendra-t-elle les recouvrir de cendre ? ou alors Amélie, Philippe, Juliette et les autres s'émerveilleront-ils encore de l'insolente beauté des couchers de soleil, douceur d'un songe ou glorieuse incandescence du début du monde ? Se souviendront-ils, surpris par leur propre sentiment, de la passion qui m'unissait à ce pays, à cette maison ? Peut-être même leurs enfants mettront-ils un jour leurs pas dans les leurs comme une longue fidélité d'amour à Barret-de-Lioure, prolongeant mon amour presque charnel pour ma maison, que l'Aurige emmène au grand galop jusque dans l'éternité.

**Avant même  
de l'habiter  
j'ai été habitée  
par elle, envahie  
par l'amour.**

**Odile De Jaeghere écrit pour son plaisir. Après des études aux Beaux Arts et à l'école Camondo, elle collabore à l'activité de son mari, peintre et illustrateur en publicité. Cofondatrice d'une bibliothèque pour tous qu'elle a administré durant vingt ans, à Lompret (Nord), elle y organise cette année une grande fête des écrivains.**

*Odile De Jaeghere*

# Palmita, venue de Colombie

**J**e n'imaginai pas qu'un sujet aussi sérieux que l'adoption puisse donner lieu à un livre drôle. C'est pourtant ce que réussit à faire Bruno Testa. Amuser et émouvoir, que demander de plus à l'écrivain ?

Un livre court et enlevé, mais qui dit l'essentiel. Densité reposante à une époque où, pour parler comme le narrateur, on voit des auteurs consacrer 800 pages à leur scarlatine. Le récit se divise en deux parties : 1. Sacré-Cœur (Marie-Ange et son compagnon, puis mari, sont Montmartrois) ; 2. Sagrado Corazón (Sacré-Cœur, version colombienne). Marie-Ange et son homme se sont rencontrés comme ça.

*« C'est Montmartre finalement qui nous a rapprochés. Il y a tellement de moulins, d'escaliers, de chansons égarées, de désirs ébréchés, qu'on se sent en famille quand on est dans la peine. »*

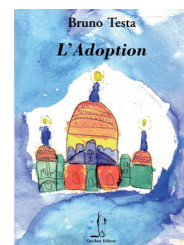
Comme ils ne peuvent pas avoir d'enfants, Marie-Ange prend l'affaire en main, ce qui dans un premier temps, pour faciliter les démarches, conduit au mariage et à l'achat d'un appartement. Le mari tout frais ne se sent pas doué pour la paternité, mais ce que femme veut... Et les voilà partis pour la Colombie. D'où quelques scènes savoureuses. Testa ne s'appesantit pas, sait voir, s'amuse et nous amuse. Mais à quoi va ressembler

Palmita ? Et n'aura-t-elle pas une réaction négative ?

*« Mais non, elle nous prend la main sans nous lâcher, avec un sourire plein de confiance, une petite main sans méfiance, une main qui pèse tout le poids du monde. »*

Il ne se sentait pas doué pour la paternité ou la vie de famille, mais son existence se transforme. Et s'il se met à craindre l'avenir, c'est parce qu'un jour, « un jour funeste, elle quittera son papa ! ». Tendresse, fraîcheur, humour, un beau brin de plume. Un livre vite lu, mais dont on sait qu'on le relira, ce qui est le meilleur des signes.

Paul Desalmand



**L'Adoption,**  
Quidam Éditeur,  
2005, 10 €.

## NOUVELLES & RÉCITS

### Laura

Peut-être que je ne dirai pas, que je ne dirai rien ou juste : « *il ne m'aime pas* », pourtant je lui ai dit, je lui ai dit que je l'aimais, j'ai dit très bas :

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime... Et il a ri, d'un rire léger d'adolescent, comme du temps de sa jeunesse, c'était quand déjà ? Le son est entré dans ma gorge, je l'avais au fond de la gorge et j'ai vomi, je me suis discrètement détournée, je me suis penchée et j'ai vomi dans un coin du mur. Il n'a rien vu. Il continuait de rire, c'est comme si il n'allait jamais s'arrêter. Je lui ai demandé :

— Pourquoi ris-tu ?

il m'a répondu :

— Pour rien, comme ça.

— Comme ça quoi ?

— Parce que j'en ai envie.

Il a pris la boule de neige qui était posée sur ma bibliothèque entre Henry James et Jack Kerouac.

— Elle est belle cette neige !

— Oui. On l'a achetée ensemble, tu te souviens ? À Trouville, au mois de juillet. On s'était même amusés à prendre le petit train, comme des touristes.

— Tu sais, moi, j'oublie tout.

Il a demandé négligemment :

— Il faisait beau ?

— Mais oui !

J'ai l'impression qu'il a souri mais je n'en suis pas sûre. Il a reposé la boule de neige, mais pas exactement au même endroit, je me suis dit : « *il faudra que je la remette à la bonne place, là, tu vois ?* »

Il a esquissé un geste vers moi

et son bras est resté suspendu dans une pause un peu théâtrale et maladroite. Il voulait peut-être me caresser le visage mais il aurait fallu qu'il avance un peu. J'ai remarqué que sa grande main était pâle, il avait des mains très fines dont il était fier, des mains de pianiste, disait-il, bien qu'il n'ait jamais appris à jouer du piano et c'est dommage.

C'est moi qui me suis approchée de lui, tout près de lui, j'ai regardé dans ses yeux et j'y ai lu... de la joie.

— Tu es heureux ?

— Oui.

— Tu as une nouvelle femme ? Elle s'appelle comment ?

— Laura.

Suite page 8.

**Béatrice Courraud** est auteure de poèmes, d'œuvres picturales, de poèmes-ballades, de récits édités dans diverses revues littéraires. Elle a adapté de nombreuses œuvres pour le théâtre. Elle est aussi formatrice en Français « langue étrangère » et en alphabétisation, en cours du soir à la Mairie de Paris.

# Histoire à la gomme

**J**e suis une gomme. Je n'ai pas de nom car personne ne m'en a jamais donné. Il n'y a pas d'état civil pour les gommes – et c'est bien dommage. Je pense à certaines gommes à la noix qui mériteraient d'être fichées. Elles gomment mal et ne font que ternir la trace du crayon en même temps que notre réputation.

Ma vie de gomme a été bien remplie. Je suis née dans une usine du Nord de la France et vais bientôt mourir dans un village africain. J'ai grandi à Troyes, et toute mon enfance a été heureuse entre les mains d'un écolier qui prenait soin de moi. Je me sentais utile, d'un réel secours pour ce garçon au coup de crayon maladroit

et à la grammaire hésitante. Je gomme bien... si bien que j'ai été victime de mon succès. Le père de cet écolier était architecte. Il m'a essayée un jour, et m'a ensuite empruntée si souvent qu'il a fini par ne plus me rapporter à son fils. Je gommait des schémas et des dessins beaucoup plus compliqués et sérieux que ceux que j'avais connus. C'était mon entrée dans l'âge adulte, en quelque sorte. Auparavant, je gommait des représentations

naïves de maisons avec une fenêtre, une cheminée, mais parfois sans porte! Dans le bureau du père, entre les doigts imprégnés de l'odeur de tabac, je gommait des plans de véritables habitations.

Mais Troyes n'est pas qu'un souvenir heureux. Après cette famille épanouie et tranquille, j'ai passé des années dans le tiroir d'un avocat. Cet homme de loi cleptomane n'avait que faire de moi, mais un jour où il rendait visite à son ami architecte, il

**Un taille crayon  
m'avait dit  
un jour : aimer,  
c'est gommer sans  
rien attendre  
en retour.**

n'avait pas pu s'empêcher de mettre la main sur moi. Des années à dormir, sans rien faire! Le tiroir, c'est le placard des gommes. Et je n'avais aucun espoir d'en sor-

tir. Tout d'abord, je savais que les avocats ne laissent jamais de gomme traîner sur leur bureau car il s'agirait là d'un aveu de faiblesse: l'homme a besoin d'une gomme parce qu'il fait des erreurs. Ce n'est pas très compatible avec l'image d'infailibilité et d'assurance qu'ils doivent dégager. Ensuite, les avocats, comme tant d'autres, préfèrent utiliser l'ordinateur. Les corrections y sont invisibles et parfois même automatiques. Enfin,

j'aurais certes pu espérer sortir du tiroir de temps en temps, si par exemple mon propriétaire dessinait... Mais ce n'était pas le cas. J'ai attendu longtemps, sans jamais sortir de ce tiroir, jusqu'à ce qu'un déménagement vienne me sauver.

Aujourd'hui, j'ai douze ans et je vais mourir. Je connais depuis plusieurs années une nouvelle vie dans ce village de Mauritanie. J'ai été donnée à un enfant de mon âge, douze ans aussi, en même temps que d'autres fournitures scolaires venues d'Europe. Je me plais ici, dans la main chaude de cet enfant. Il m'utilise avec précaution et douceur. En fait, non seulement il m'utilise, mais il me considère. Je dois être une sorte d'objet précieux pour lui, presque un compagnon. Ça ne l'empêche pas de gommer à tout va. Ces beaux jours sont les derniers. Je suis chétive et diminue à toute allure. Un taille crayon m'avait dit un jour : aimer, c'est gommer sans rien attendre en retour. J'ai beaucoup gommé dans ma vie, et pas souvent reçu. Mais c'est avec sérénité que j'envisage de disparaître tout à fait. Je sens approcher la plus belle fin dont une gomme puisse rêver : effacer jusqu'à s'effacer.

*Jean-Batiste Féline*

.....  
*Suite de la page 7.*



Laura... J'ai pensé aux actrices italiennes, à la chevelure de Sophia Loren, au sourire de Claudia Cardinale, à la bouche de Monica Vitti. Non, je ne voulais pas savoir. Ne me dis rien surtout! Ne me dis pas...

«*Et moi, est-ce que tu m'aimes? Moi, est-ce que... tu... m'ai...mes...*»

Je l'ai pensé très fort dans l'es-

poir que tu le devines, quoi, que je t'aimais. Mais tu étais déjà parti, très loin, dans le pays de ta seconde jeunesse, intrépide, fougueuse, conquérante, oublieuse de tout, égoïste, éblouissante. Éternelle.

— Je m'en vais.

Tu as tendu les bras vers moi. J'ai à peine senti ton baiser sur ma

joue, léger, léger. Quand j'ai rouvert les yeux, tu avais disparu.

Je t'aime

Je t'aime

Je t'aime...

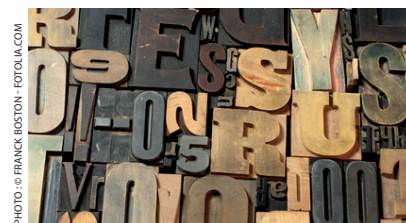
Mon père...

*Béatrice Courraud*



# L a chaîne du livre

Chaque mois, Paul Desalmand vous fait découvrir un point particulier concernant l'édition. Dans ce numéro, suite et fin de *la chaîne du livre*, que nous avons développée dans les deux dernières gazettes.



## 3. FABRICATION

La fabrication comporte l'impression proprement dite et le façonnage (opération consistant à assembler les pages et à y ajouter une couverture). Les techniques d'impression ont été profondément modifiées par l'évolution des techniques et surtout par l'apparition de l'impression numérique. Se reporter sur ce point à « Impression ».

## 4. VENTE

Nous nous limitons ici au livre papier. Le livre fabriqué, il faut le vendre. Les domaines concernés sont :

1. La distribution.
2. La diffusion.
3. La promotion.

La vente des exemplaires papier peut se faire sur un site ou chez un libraire. Pour la vente en librairie, il importe de bien distinguer la *distribution* et la *diffusion*.

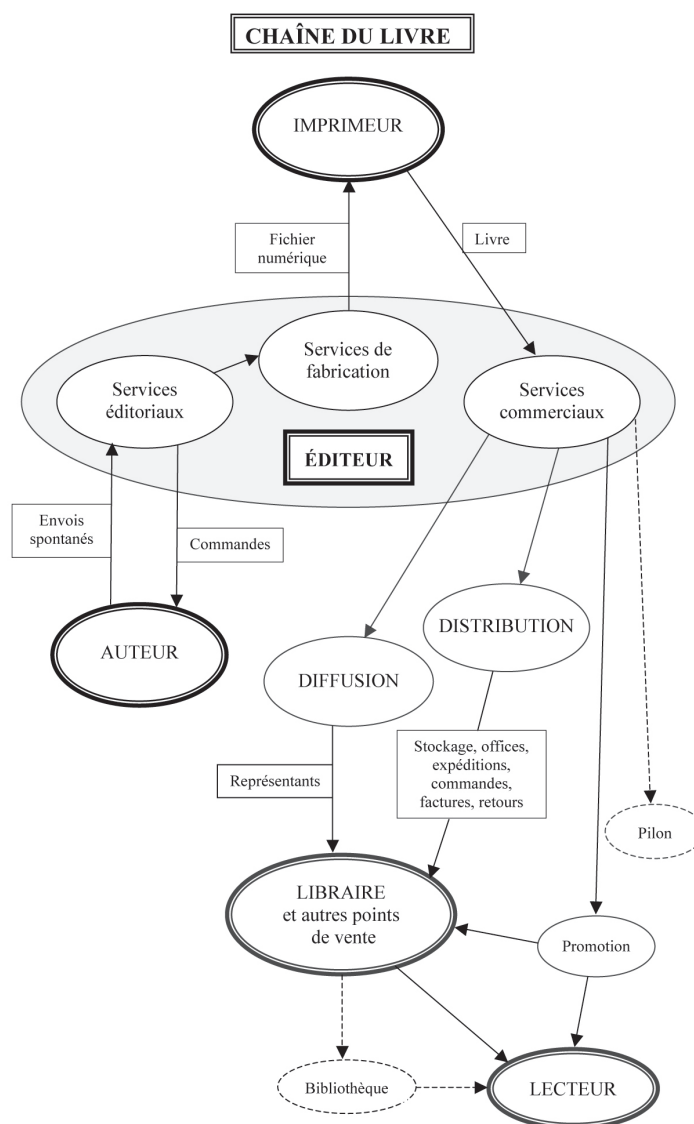
La distribution concerne le *hard* pour ceux qui aiment les anglicismes: stockage, offices, commandes, expédition, gestion des retours, factures. La diffusion se rapporte à la visite aux libraires ou aux grandes surfaces par des représentants pour leur proposer les nouveaux titres ou de réassortir pour les anciens titres.

Ces deux domaines peuvent être regroupés dans une même structure, chez un distributeur-diffuseur donc, mais ils peuvent être séparés. Un éditeur peut, par exemple, conserver par-devers lui la diffusion pour qu'elle soit plus personnalisée. Il peut aussi déléguer à un distributeur les deux opérations pour la province, mais les garder pour Paris et la Région parisienne. La distribution tend à être regroupée dans quelques grands groupes.

Sur cette question de la chaîne du livre, se reporter au site « Envie d'écrire » à l'exposé du professeur Bertrand Legendre. Cliquer sur: <[envie d'ecrire.com/comprendre-chaîne-du-livre](http://envie_d'ecrire.com/comprendre-chaîne-du-livre)>.

Les schémas ci-dessous s'inspirent directement de celui proposé par le professeur Legendre. Autrefois, la distribution et la diffusion dépendaient de l'éditeur lui-même. Cette situation étant devenue rare, nous suivons le professeur Legendre et mettons la distribution et la diffusion en dehors de l'espace « Éditeur ». Nous avons seulement ajouté quelques éléments dans la partie commerciale dont la promotion et le pilon.

Paul Desalmand



**LA VOIX DU BLUES**

Imagine une voix  
 Qui te prenne te remue  
 Transperçant le mur sale  
 D'un cachot oublié  
 Imagine deux mains  
 Rythmant la voix du blues  
 Quelque part à Memphis  
 Atlanta ou Dallas

*Refrain : Ce soir devant mon verre  
 Piège d'oubli et de rêve  
 Ce soir devant mon verre  
 Je me laisse enlacer  
 Par la voix rauque et pleine  
 Par les mains longues et noires  
 De la grande Bessie  
 L'impératrice du blues*

Imagine une voix  
 Au cœur de Basin street  
 Chantant Empty bed blues  
 Le blues du plumard vide  
 Imagine deux mains  
 La nuit à Congo Square  
 Oubliant dans le swing  
 Des siècles d'esclavage

*Refrain*

Imagine Bessie  
 Sur la route sixty-one  
 Blessée devant les grilles  
 D'un hôpital pour blancs  
 Imagine Bessie  
 Se vidant de son sang  
 En mille neuf cent trente sept  
 Clarksdale Mississipi

*Refrain*

*Daniel Flamant*

*Musique Frédéric Mosson*

**TU NOUS MANQUES AMI BORIS**

Tu couchais tes premiers écrits  
 Sur du papier en-tête AFNOR  
 Que tu signais Bison Ravi  
 Sous l'œil amusé du Major  
 Bison Boris ou Sullivan  
 Tu bousculais nos certitudes  
 Pataphysicien ou jazzman  
 Tu malmenais nos habitudes

*Refrain : Tu la trouvais jolie la vie  
 Quand elle rimait avec toujours  
 Et que les lueurs de la nuit  
 Faisaient briller l'écume des jours*

Tous les dimanches à Ville d'Avray  
 Dans des surbourns bien cadencées  
 Entre tes mains les filles tournaient  
 Au son d'un phono bricolé  
 Plus tard au volant d'la Brasier  
 Au moins à quarante cinq à l'heure  
 Tu descendais à Saint-Tropez  
 Improviser en rêve majeur

*Refrain*

Sous la voûte bleutée du Tabou  
 Tu enfourchais ta trompinette  
 Pour faire danser des rythmes fous  
 Dans les yeux ravis de Juliette  
 Vieux Colombier Club Saint-Germain  
 Miles Davis Duke Ellington  
 Du jazz jusqu'au petit matin  
 Que tu dégustais comme personne

*Refrain*

Tu invitais Cité Véron  
 Ton pote Henri roi d'la gratuche  
 Qui arrangeait pour tes chansons  
 Des mélodies bien Salvaduche  
 Tu avais le cœur gros comme ça  
 Même qu'il t'en a fait des caprices  
 Veux-tu revoir ton agenda  
 Car tu nous manques ami Boris

*Daniel Flamant (paroles et musique).*



Daniel Flamant est auteur. Sa principale activité demeure cependant la création de spectacles et la formation d'adultes au travers de la compagnie ME TA FOR créée dans le Gard. Il allie et fait s'entremêler habilement les talents d'artistes aux disciplines diverses.

# Chère Catherine Millet,

D'écrire sur l'art à l'art d'écrire

**I**l y a deux mois, j'ai appris que La Gazette de La Lucarne était aussi lue et distribuée dans l'au-delà. Dès que je l'ai su, je me suis empressé d'écrire une lettre à André Breton. Je te l'ai fait suivre, ainsi qu'à Jacques Henric.

Aujourd'hui je t'écris à toi, Catherine, qui ne vit pas dans l'eau de là, mais heureusement, barbote encore avec nous dans l'eau d'ici.

Je t'ai dit avec quelle jubilation j'avais lu le récit de tes années de liberté sexuelle\*. J'y retrouvais le désir d'émancipation et l'amour de la vie que partageait toute une partie de notre génération. Avais-je lu trop vite ? Sept ans plus tard, je te l'ai dit, avec trop de franchise sans doute, j'ai découvert avec tristesse, dans Jour de Souffrance, l'enfer de tes années de jalousie conjugale. La jalousie est comme la rouille. Elle détruit celui ou celle qu'elle attaque. Mais que celui ou celle qui n'a jamais été jaloux te jette la première pierre. Je me souviens avoir traduit, au milieu des années 1980, chez Ramsay, un livre qui rapportait que, quand le général Douglas MacArthur était le gouverneur du Japon, il n'offrait à son épouse, qu'il avait cloîtrée au domicile conjugal, que des sous-vêtements de peur qu'en son absence elle ne le quitte. Ce qu'elle finit par faire quand même un beau jour en dissimulant sa lingerie sous un manteau de fourrure et en s'enfuyant dans un taxi. Les déraisons du cœur n'épargnent personne, même chez les plus puissants.

En dehors de Jour de souffrance, tu as écrit aussi d'autres livres, beaucoup plus amusants. Un texte, par exemple, où tu parles de ton enfance et qui se lit avec le

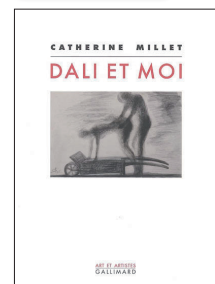
plus grand plaisir : Riquet à la houppe, Millet à la loupe. Tu y rappelles que ton père ironisait sur votre nom de famille en disant « Mi-laid, mi-beau ». Tu y formules ton indifférence à l'égard du reflet que te renvoie le regard des autres. Et sans te prendre pour La Belle, tu avoues préférer La Bête avant qu'elle ne se change en prince charmant.

Tu as écrit dans le domaine de la culture, où tu as exercé d'importantes responsabilités, quantité de livres que, je le crains, les spécialistes de l'art contemporain et les lecteurs d'Art press – le journal que tu as co-fondé en 1972 – étaient seuls en mesure d'apprécier.

En 1999, tu as eu la gentillesse de venir me voir pour me demander ce que je pensais de ton désir d'écrire La vie sexuelle de Catherine M. Je t'ai vivement encouragée à le faire, en pensant que cela te sortirait de la spécialisation élitiste qui t'avait jusqu'alors enfermée dans un seul milieu. Puis tu as écrit Dali et moi. Il cumule les qualités imaginatives d'un roman, et la perspicacité inquisitive d'un polar. Pour pénétrer vraiment dans l'univers fantasmagique de Dali, il fallait une rêveuse fantasmagique comme toi ! Tu m'as fait imaginer sa complicité avec Gala, celle qui après avoir été la première femme d'Éluard devint le modèle à vie de Dali ; celle à qui il fit jouer dans plusieurs peintures le rôle de l'épouse de L'Angelus de Millet !

Amitié à Jacques et à bientôt j'espère,

Marc Albert-Levin



\* Publié sous le titre *La vie sexuelle de Catherine M.*, Les éditions du Seuil, 2001.

# agenda



## Théâtre

Les 16 et 17 juin à 19 h 30, premières représentations de *L'Enceinte* de Michaël Glück, Galerie *Peinture Fraîche*, 29, rue de Bourgogne, 75007 Paris. Tél.: 01 45 51 00 85.

## 28<sup>e</sup> Marché de la poésie

(17 au 20 juin, place Saint-Sulpice, Paris)

Voici un livre d'amour. Un amour à la mesure d'un paysage d'été, d'une femme, d'une île... Et cette île est dite de Beauté: c'est la Corse.

Etienne Orsini dédicacera ses poèmes place Saint-Sulpice à Paris, à l'occasion de la parution de son dernier ouvrage: *Autant que le ciel peut*, paru aux éditions Le Nouvel Athanor. Stand D5 (proche du podium), samedi 19 juin, de 19 h 30 à 21 h et dimanche 20 juin, de 16 h à 18 h.

## Poésie

Mardi 22 juin, 18 h 30, lectures de Lettres de figures féminines de la Poésie. Conversation avec Albert Dichy, Valentine Hugo, Suzanne Tézenas, Georges Schehadé, Jean Paulhan, Colette Allendy, Colette Thomas Gibert, Ilian de Casafuerte, Juliette Gleizes. Musée de la Vie romantique, 16, rue Chaptal, 75009 Paris, Entrée libre.

## Festival

Du 8 au 31 juillet, en festival *off* Avignon. De Nicolas de Staël à Piero Della Francesca: deux spectacles à une voix disent la nécessité de l'œuvre d'art au quotidien.

La démarche théâtrale, inédite, croise peinture, écriture et musique pour livrer une palette d'émotions dans la langue d'aujourd'hui.

Jours pairs: *J'ai vu un tableau rouge et c'était moi* (Anonymes du Livre d'or).

Jours impairs: *L'Enceinte* de Michaël Glück. Interprétation: Anne Orsini, mise en scène: Micheline Zederman.

Maison des Fondues, 11 h 30, 72, rue Bonneterie, Avignon. Renseignements: 06 87 45 68 19. Réservation: 04 90 27 12 49.

## Exposition



ÉTUDE POUR LE BAIN TURC, JAD INGRES © MONTAUBAN, MUSÉE INGRES, GUY ROUMAGNAC, PHOTOGRAPHE.



DANAË AUX ROSES D'APRÈS REMBRANDT, CUECO, 1965.

**Exceptionnel.** Du 9 juillet au 7 novembre, Henri Cueco, peintre, dessinateur et écrivain, confrontera ses œuvres au maître de la peinture française Jean-Auguste-Dominique Ingres, dans les salles du musée de Montauban, installé depuis près de 200 ans dans le Palais.

Exposition Ingres et Cueco, «Dessins, Peintures, Écritures, Une saison dans l'atelier».

Musée Ingres, 19, rue de l'Hôtel-de-Ville, 82000 Montauban. Tél.: 05 63 22 12 91. museeingres@ville-montauban.

## Atelier d'été



PHOTO: DANE CUYPERS

Du 18 au 25 juillet, Sentiers d'écriture dans les Carpates, Monts Apunesi (Roumanie), au départ de Cluj.

Un séjour exceptionnel (et francophone), animé par Dane Cuypers, journaliste et écrivain, spécialiste de l'atelier d'écriture. Chambres d'hôtes (individuelles) à la ferme. Cuisine traditionnelle à partir des

produits de la ferme et du marché local. Durée des ballades à pied: jusqu'à 3 h 30. Informations et réservations: Centre culturel français de Cluj. <http://www.ccf.ro/> Tél.: +40 264 59 75 95.

**BULLETIN D'ABONNEMENT** à retourner à: Jean-Baptiste Féline: (La Lucarne des Écrivains), 27 rue des Bluets, 75011 Paris. [jbfeline2000@yahoo.fr](mailto:jbfeline2000@yahoo.fr) (pour toute question relative aux abonnements).

Nom: ..... Prénom: .....

Adresse: .....

Ville: ..... Code postal: .....

Tél.: ..... Courriel: .....

Je m'abonne pour un an à *La Gazette*, soit 25 €.

Je m'abonne pour un an à *La Gazette* + cotisation, soit 30 € (déjà adhérents à l'Association).

Abonnement papier  Abonnement Internet  Abonnement Papier + Internet

Ci-joint un chèque de ..... libellé à l'ordre de **La Lucarne des Écrivains**.



ISSN 2101-5201

**La Gazette de La Lucarne**

mensuel de La Lucarne des Écrivains

**Rédaction et administration:**

115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris  
[lalucarnedesecrivains@gmail.com](mailto:lalucarnedesecrivains@gmail.com)

Directrice de la publication et  
coordinatrice: Claire Erzen  
Maquettiste: Emmanuelle Sellal